

les italiens ont appelé *la furore francese*, qui jusque sous le bras de fer des Craig et des Dalhousie fit relever la tête à nos compatriotes opprimés et les poussa à cette héroïque équipée de '37.

Dans ce triste monde la raison et l'humanité ont rarement convaincu le fort de faire justice au faible. Toute concorde entre les hommes exige le sacrifice de vies humaines, et dans les combats fratricides qui se livrent sur la terre depuis sa création, Cain ne s'arrête et ne s'apaise jamais qu'en voyant le sang d'Abel.

Chénier et ses compagnons ont payé au conquérant le sanglant tribut. Leur martyre ouvrit l'ère d'apaisement et de conciliation dont nous jouissons aujourd'hui.

Quand le corps du nouveau condottière fut tombé sous vingt balles, quand son cadavre eut été mutilé, et que l'anglais ivre de massacre eut promené le cœur encore tout palpitant du rebelle au bout d'une pique, quand la torche incendiaire eut détruit deux villages et chassé par une nuit d'hiver plus de cent familles de leurs maisons en feu, la férocité du plus fort se trouva satisfaite. Et l'on concéda facilement au vaincu tout ce qu'il avait vainement réclamé durant trois-quarts de siècle.

Honneur donc à nos vrais libérateurs ! Honneur à ces fous généreux de 1837 dont l'intrépidité est d'autant plus grande qu'elle fut plus rare et moins secondée.

L'image du héros de St. Eustache dans ce quartier élégant de la population canadienne-française est l'exemple qui nous rappelle à l'attachement inébranlable à nos croyances. Elle flatte et stimule le sentiment de la fierté nationale chez la jeunesse, et représente l'hommage de notre reconnaissance aux victimes de nos droits reconquis.

Cela fait donc, avec la statue de Nelson de la place Jacques-Cartier, deux monuments érigés aux patriotes de '37.

Une statue est un symbole. Il me plaît de voir dans la colonne qui s'élève en face de l'Hôtel de Ville celui d'un héros canadien. J'ai fait un jour la transmutation des personnages par suggestion. Et rien désormais ne pourra changer la conviction de mon esprit, et personne ne pourra m'empêcher de dire aux étrangers ou à qui me questionne :

— Cette colonne est élevée à la mémoire du Dr. Wolfred Nelson, l'un des chefs de la rébellion de 1837.

M^{me} Dandurand.

La Section des Beaux Arts a la "Kermesse."

C'est une gracieuse innovation qui introduit dans cette grande fête de charité un divertissement tout artistique et intellectuel.

La section des Beaux Arts donnera en effet à la "Kermesse" de 1895 un cachet unique.

Elle ouvre un "Salon" de peintures canadiennes, qui procurera aux dilettanti et au public en général une jouissance toute patriotique.

L'on verra avec fierté dans cette exposition les progrès réalisés par l'art canadien depuis quelques années. Et l'on constatera que, pour orner son salon d'œuvres remarquables, ayant entr'autres mérites rares celui de représenter l'histoire et la nature de notre patrie, pour avoir un portrait digne de figurer avec honneur dans la galerie familiale, on n'a plus besoin de traverser la mer.

Tous nos jeunes peintres et sculpteurs, avec les aptitudes artistiques particulières à notre race, ont

été formés par les grands maîtres européens, et instruits par la contemplation des chefs-d'œuvres contenus dans les musées de France et d'Italie.

Ils forment déjà dans l'histoire de l'art moderne un groupe original qui est le noyau d'une école *nord américaine*.

Une telle école, qui a comme champ d'étude une nature vierge aux aspects les plus puissamment variés, et comme ministres des fils de la race latine, pionnière des arts, ayant été se retremper dans la patrie de Raphaël, de Rembrandt, du Poussin, de Vélasquez, est destinée à un grand avenir.

Hors des sentiers battus, en se faisant seulement interprète de son pays, elle peut aspirer à une place honorable à côté des autres écoles.

Un pays ayant quelque analogie avec le nôtre a inspiré la pléiade de l'école flamande.